

SENTIMENTS SCELLÉS



PAR LES ÉLÈVES DE LA CLASSE 602

DANS LE CADRE D'ATELIERS D'ÉCRITURE
AVEC J-L. RAHARIMANANA

LYCÉE THÉRÈSE PLANIOL LOCHES - DÉCEMBRE 2025

TITRE DU LIVRE : Sentiments scellés

Extraits

Dominik Lowkowski, né 1992 en Pologne, biologiste et poète, suite au décès de ses parents revient sur les lieux de son enfance, part en forêt avec un petit coffre et découvre une feuille...

Bientôt, il reviendra pour Aélia.

Poussières

Poussières, petit monde, univers microscopique, filaments et boules de poils, salissures. Pourquoi ?



Dans la nuit noire, je forge peu à peu les grains de sables en morceaux de verre. Dans cette forêt. Sous son toit de verdure qui me recouvre. Ses feuilles. Des feuilles de différentes couleurs, des feuilles passant de vivantes à mortes.

Un coffre. Noir. Enfermant une part de mon imaginaire. Cette âme d'enfant rêvant un jour de toucher la gloire. Je veux, aspiré, nettoyé, détruit au plus profond de moi, la toucher à nouveau, mais chaque fois elle renaît en dehors de ma fierté

en puisant dans l'énergie du démagogue, car, on doit le dire, le crier, le hurler : la haine ne triomphe jamais !

Les morceaux de verre se brisent à leur tour, se cassent jusqu'à poudroyer mais ils ne lâchent pas, ils se redéposent toujours comme sable caressé par le vent qui rase le sol. Je passe à côté sans vraiment m'en soucier.

Tant que nul n'a la clef de ce coffre, il restera fermé. Que peut cacher ce bois si bien arrangé ?



Traversant cette forêt sous un soleil chaud, l'aventure jusqu'à la montagne de l'espoir, je ne veux m'afficher. Communards, anarchistes, communistes. Ils crient tous à la liberté mais sont englués dans leurs croyances. Mais au fond la croyance n'est-elle pas l'essence même de l'humain ?

Je souffle le verre comme le vent souffle sur le feuillage. Atterré, comme l'enfant face à ce vacarme, je quitte ma torpeur, reprend mes esprits : une feuille était là, elle dormait, comme moi il y a peu, mais elle ne se réveille pas, elle est fatiguée, comme moi il y a peu, aussi.

Un trésor ? Une lame, une relique, un vieux tissu d'or ? Qui peut savoir ? Qui peut voir ?

L'éclat brillant des rochers, enfouis à moitié sous la mousse, m'éblouit. Dans ce tumulte, dans ce soupir, le doute et l'espoir refont surface, inscrits sur cette feuille.

Le travail, la sonnerie de mon smartphone, tout a volé en éclat tel le verre violemment contre les rochers.



Alors je la laisse se reposer, ma feuille.

Et le coffre, est-il même rempli ? D'autres choses que des envies ? A-t-il même un fond ? Et à qui l'ai-je confié ?

Frustration, déception, une vague d'émotion m'envahit.

Papillon

J'ai vu un papier dans une flaque de boue. Tout a commencé, tout peut démarrer, qui peut y croire ? L'espoir tel le géolier de ma prison spirituelle m'appelle. Pour le ramasser je me suis mis à genoux. Mais comme les étoiles, brillantes, créatrices de vie et de surprise, tout à une fin. Je suis pris d'une mélancolie. Ce sentiment que je chéris tant. Pourtant je crois que le déteste.

Mais la feuille était collante et s'est collée à ma main. Perdre puis rencontrer, c'est donc ce que l'on doit suivre. Impossible

de m'en détacher, de m'en éloigner, je ne peux plus m'évader, je suis emprisonné.

Malgré la pluie, le verte feuille ne s'est pas décollée. Mais ce jour-là, la vie en a décidé autrement. C'est mon amie désormais.

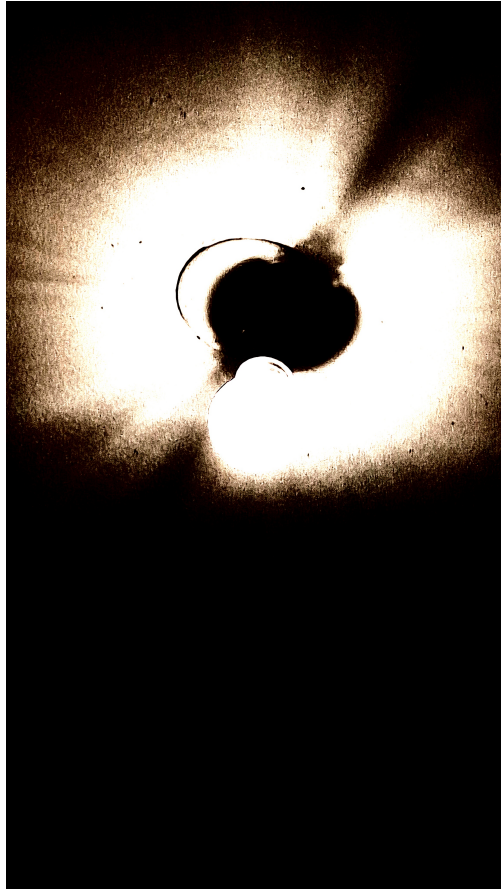


La vie, celle que l'on suit depuis tout petit. Elle nous le dit soudainement par une voix la plus lointaine : la douce brise lève les ailes du papillon, nous sommes papillon, qui avançons au gré du vent, avec nous chante le soleil brisé, et brûlant, avec nous chantent nos belles, belles de tout, de nos espérances, de nos éphémères, de nos métamorphoses.

D'après le fruit de mon mental inaccepté mais luminescent, j'y vois ma princesse et mes envies de brillantes pierres.

Le papillon s'en va
Les morceaux brisés se transformèrent
En étoiles de pleurs

Sur ses ailes le faisant voleter
Se greffe un nuancier
C'est le calme avant la tempête



En une forêt
Dans la lumière
En une fois,
M'avançant en jour après jour
En me ravisant
Se reflète la culpabilité
D'un saut à minuit

Les cœurs trop éloignés
Toujours se rejoindront
D'une idéologie imprenable, inébranlée

Une rivière bien réelle mais fugitive. Pour voir mes pieds, je m'éclaire d'un feu interne.

Me voyant dans cette forêt

Je suis là, me voyant dans cette forêt à observer une étoile, que je nommerais Soleil. Désert. J'aperçois la merveille de ce puits qui contient ma rage. Devant moi, l'horizon souriant crache face au cratère de mon cœur meurtri. Mes parents sont partis. Ils avaient quitté Varsovie, il y a trente trois ans. Je devrais dire, nous avons quitté Varsovie, il y a trente trois ans, j'étais dans le ventre de ma mère, j'avais franchi les frontières sans y mettre le pied.

Je suis là, me voyant dans cette forêt, seul maintenant. Le son d'un cœur sans chaleur, une machine froide et sans vie, qui reste mouvante et sans volonté.

Le jour où j'ai pris ce coffre, un « décliqué » pour partir loin des grandes villes qui m'étouffent. Cependant, le bonheur n'est pas permanent, c'est juste une pause entre deux choses qui se passent mal.

Un serpent, entouré par l'amour de sa mère, tous les jours, je la contemple, ma mère, qui ne m'a jamais raconté Varsovie. Une sensation de déjà vu fut l'élément déclencheur de ma folie. Tels les dégâts après un orage. Cette sensation portait toute ma rage. Je me suis perdu, puis retrouvé.



Je suis là, me voyant dans cette forêt. Ça avance, pas après pas, sans regarder devant de peur de n'y voir qu'un mur se rapprochant inexorablement, pas après pas.

Ce coffre devient mon seul compagnon, dans cet endroit isolé, mais merveilleux, et rempli de montagnes, mais quelles montagnes ? Quelles montagnes s'étaient dressées contre vous, père, mère ?

Une épée plantée dans mon abdomen.

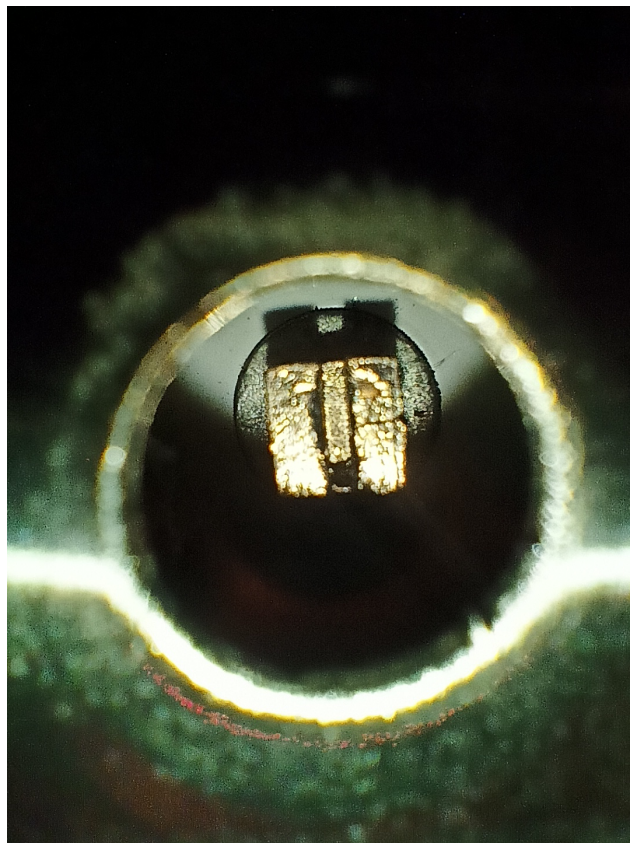
Une solitude m'emporte. Je n'hésite plus. Un mur de briques ou l'espoir de me briser. Non, un mur d'acier uniforme et infini. Peut-être un mur de verre qui laisse voir l'inaccessible.

Ou un mur de vide fermant la route d'un rien logique et implacable. Sa seule présence me fait repenser à mon passé. Seuls les souvenirs restent et la douleur aussi. Je me sens impuissant face à la tempête intérieure qui me soulève, à petit feu, peu à peu. Un dernier désespoir proche de la folie que je supplie de ne pas se prolonger pour l'éternité. Je suis mon propre verger. Avec mes fruits murs ou mes fruits sauvages, mes herbes folles et mes terres retournées. Au pied de ce mur, je creuse. Je n'ouvre pas le coffre. Je l'enterre.

Et je me regarde à nouveau. Les mains crasseuses, d'avoir creusé, de cette terre. Qui est cet homme que je suis ?

De peur, le cœur sans chaleur ralentit. De peur, la machine froide et sans vie devient immobile. Alors, le sol que cet homme, ce sans-volonté, a regardé toute son inexistence s'effondre.

Je me pose des questions. Ces questions que mes parents ne m'avaient jamais posées : te souviens-tu d'avoir quitté Varsovie ? Te souviens-tu de ces premiers pas dans cet autre pays ?



Le mur s'étend. Et la peur, paradoxalement s'enfuit. Je vois ces autres routes, empruntées par ces autres êtres accompagnés de vie et de volonté. Tout commence, tout vit mais tout finit.

Aélia

Étrange plage encombrée de feuilles, une se met à voler. De la chaleur émane de la petite forme qui semble s'animer, les couleurs se regardent.

Je m'éloigne.

Je regarde, par la fenêtre de la voiture, le paysage défiler. Maintenant je découvre la beauté de la nostalgie. On dit souvent qu'il faut être silencieux pour entendre les mouches voler mais les mouches mâchent-elles leurs mots ?

La maison d'Aélia faisait face à la mer, plantée là comme une cabane qui aurait pris racine. C'est un instant suspendu où la mer semble retenir son souffle. Chaque matin, elle ouvrait les volets pour laisser entrer le vent, un vent qui sentait l'algue et la liberté. Elle traversait les vagues, volant au-dessus des poissons, son reflet sur l'eau attirait l'attention.

Je me gare. Une fois encore. D'un voyage ponctué par des arrêts. Comme la vie. On s'arrête. On repart. On regarde défiler encore les paysages. Encore et encore.

La brillance du coquillage noir que l'on voit se refléter sur le poisson vert ressemble à une étoile bleue éclairant doucement les courbes de ses écailles.

La mort s'approche, la mouche se pose sur le mouchoir près de la cartouche. La mouche va-t-elle toucher la fin du chemin de sa vie ?

Je ne peux plus bouger. Les cristaux se propagent entre les différents voyages. Les mouches peuvent-elles entendre cette douce mélodie ? Peuvent-elle entendre ? Peuvent ? Cette subtilité me submerge et me touche ! Larmes coulent, les mouches se mouchent.

Aélia vole dans les champs, passe entre les pattes des biches, puis s'arrête et retombe doucement. Alors elle sourit, repart vers sa maison et derrière elle, les vagues semblent marcher au même rythme.

Comme si le monde entier la raccompagnait.



Avec le concours de :



AUX ARTS !
LYCÉEN·NES
ET APPRENTI·ES